

Au risque de la paix
Voix du monde : un théâtre pour la paix. Mein kampf (farce)

Christian Saint-Pierre

Numéro 103 (2), 2002

Oser

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Pierre, C. (2002). Au risque de la paix : *Voix du monde : un théâtre pour la paix. Mein kampf (farce)*. *Jeu*, (103), 117–122.

Au risque de la paix

À défaut de sortir dans la rue et de crier, nous avons envie de vous offrir une oasis d'humanité.

Jean-Claude Côté¹

Voix du monde : un théâtre pour la paix Mein kampf (farce)

TEXTE DE GEORGE TABORI, TRADUIT PAR ARMADO LLAMAS.
MISE EN LECTURE : JEAN-CLAUDE CÔTÉ. AVEC CARL BÉCHARD, AMÉLIE BERNARD, FRANÇOISE FAUCHER, MARTIN LAROCHE, MARC-ANDRÉ LECLAIR ET BLAISE TARDIF. LECTURE PRÉSENTÉE PAR LE THÉÂTRE DE LA RÉCIDIVE AU THÉÂTRE PROSPERO, LE 24 SEPTEMBRE 2001.

Pourquoi Benerjdi s'est-il suicidé ?

TEXTE DE NÂZIM HIKMET, TRADUIT PAR MUNNEVER ANDAÇ.
MISE EN LECTURE : WAJDI MOUAWAD. AVEC WAJDI MOUAWAD. LECTURE PRÉSENTÉE PAR LE THÉÂTRE DE LA RÉCIDIVE AU THÉÂTRE PROSPERO, LE 15 OCTOBRE 2001.

Toujours l'orage

TEXTE DE ENZO CORMANN. MISE EN LECTURE : GHYSLAIN FILION. AVEC BRUNO MARCIL ET LUC MORISSETTE. LECTURE PRÉSENTÉE PAR LE THÉÂTRE DE LA RÉCIDIVE AU THÉÂTRE PROSPERO, LE 26 NOVEMBRE 2001.

C'est une très noble entreprise que celle de Jean-Claude Côté et du Théâtre de la Récidive. Pour souligner sa dixième année d'existence, la compagnie a conçu l'événement *Voix du monde : un théâtre pour la paix*, une série de dix lectures présentées au Théâtre Prospero sur une période de dix mois. Des textes dramatiques de dix auteurs provenant de cinq continents ont ainsi été entendus pour la première fois sur une scène montréalaise. Une programmation audacieuse, où chaque lecture est un risque artistique réitéré en faveur de la paix.

Des antécédents

Depuis sa fondation en 1991, le Théâtre de la Récidive est engagé dans la « découverte de nouveaux auteurs et de nouvelles formes dramatiques² ». Au cours des années, il a contribué à faire connaître l'Autrichien Odön von Horvath (*Don Juan revient de guerre*, 1991), le Tchèque Vaclav Havel (*Audience* et *Vernissage*, 1993 et 1994), le Suisse Charles-Ferdinand Ramuz (*l'Histoire du soldat*, 1995), le Français

d'origine espagnole Armando Llamas (*Gustave n'est pas moderne*, 1997) et le jeune Québécois Olivier Choinière (*le Soldat de bois*, 1999). Tous auteurs de textes marqués par une réflexion aiguë sur la condition humaine et abordant, déjà, des thèmes relatifs à la guerre, à la paix et surtout à l'écart entre ces deux concepts poreux : le gouffre où se débat l'humanité depuis la nuit des temps. Les visions artistiques de Jean-Claude Côté, directeur artistique et général du Théâtre de la Récidive, ont toujours été peuplées de conflits armés, de soldats, de luttes entre classes et nations.

La Récidive a pour mot d'ordre de susciter le questionnement par ses objets théâtraux. Sa démarche se caractérise par une utilisation de l'art théâtral pour exposer le spectateur à des réalités qui lui sont plus ou moins étrangères. Les œuvres choisies

1. Mot du directeur artistique de la saison *Voix du monde : un théâtre pour la paix*.
2. Dossier de presse de la compagnie.

jusqu'ici ont toujours été sous-tendues par une réflexion philosophique qui apporte à l'univers dramatique une dimension sociale ou existentielle et incite le spectateur au débat. Les membres de la compagnie considèrent que leurs productions contribuent au dynamisme du milieu théâtral et désirent communiquer leur passion du théâtre à la société dans laquelle ils s'inscrivent.

Artiste pour la paix 2001

Jean-Claude Côté a étudié le théâtre à l'UQAM avant de passer un an à Paris chez Alain Knapp. Il a complété sa formation avec des cours de danse et de mime. Depuis la fondation du Théâtre de la Récidive, il y poursuit son travail de metteur en scène et de directeur artistique. Plus de dix ans d'engagement artistique ont donc été récompensés le 14 février dernier, lorsque Jean-Claude Côté a reçu le prix de l'Artiste pour la paix 2001. Bien sûr, la programmation de *Voix du monde* est pour beaucoup dans cette récompense, mais la cohérence et l'intégrité du travail de Côté sont aussi soulignées par cet hommage. Dans son discours, le lauréat a fait part de ses préoccupations à propos de la mondialisation. Il a rappelé à quel point nos choix en matière de consommation artistique, tout autant que vestimentaire ou alimentaire, avaient des répercussions concrètes et constituaient le moyen privilégié du simple citoyen voulant agir pour la paix dans le monde. Il soulignait ainsi que promouvoir la paix, ce n'est pas qu'aller à l'encontre de la guerre, mais également de favoriser la qualité de vie des humains de toute la planète.

Tendre l'oreille aux voix du monde

En une seule saison, *Voix du monde* fait découvrir dix textes de dramaturgies très diverses, abordant des questions brûlantes d'actualité : la poursuite de la paix comme celle de la guerre, les relations entre les peuples et les religions, les conflits qui animent les habitants du monde. De plus, en faisant entendre ces textes mis en lecture par divers metteurs en scène, la compagnie les offre sur la place publique, incite à en discuter et permettra peut-être des rencontres avec des metteurs en scène ou des directeurs artistiques qui voudront voir l'un de ces textes porté à la scène. Jean-Claude Côté et ses acolytes, Jean-Marc Dalphond et Blaise Tardif, ont consacré plusieurs mois à la lecture d'un grand nombre de textes étrangers contemporains afin d'arrêter leur choix. Il fallait ensuite qu'une dizaine de metteurs en scène tombent amoureux des textes qu'on avait pressentis pour eux. Certaines rencontres se sont produites, d'autres non. Ainsi, Wajdi Mouawad a entrepris de lire tous les textes de l'auteur turc Nâzım Hikmet, au destin indissociable de l'œuvre. Pour sa part, Ghyslain Filion est entré en contact avec l'écriture d'Enzo Cormann grâce à cette proposition de la Récidive.

Les spectateurs de *Voix du monde* ont pu assister à des lectures dirigées également par Martin Faucher, Luce Pelletier, Brigitte Haentjens et Lorraine Pintal ; Jean-Claude



Congrès de la Paix (1949) de Picasso. Lithographie ayant illustré l'affiche du congrès.

Côté s'est gardé le privilège de trois mises en lecture et son collaborateur Jean-Marc Dalphond en signera également une.

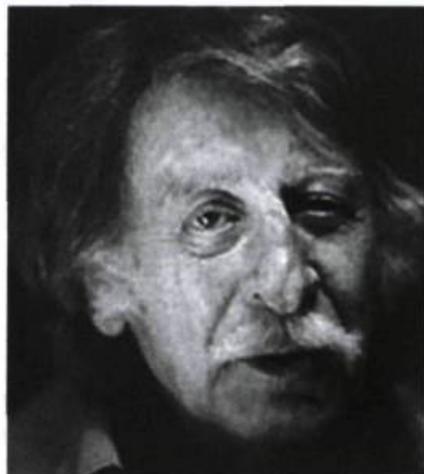
Voix du monde : un théâtre pour la paix est une entreprise fondée sur le risque. Tout d'abord, le risque de sacrifier une saison traditionnelle et de la troquer contre un cycle de lectures. Ensuite, celui de faire entendre des textes et des auteurs tous plus ou moins connus chez nous et qui, de plus, abordent des sujets pas racoleurs du tout. Un pari audacieux mais encore plus périlleux quand on pense que pour chacun de ces textes un metteur en scène a dû accepter, pour une seule représentation, d'imaginer une lecture dans le décor de la production en cours dans la grande salle du Théâtre Prospero. Il fallait aussi faire un peu plus que pour une lecture ordinaire en se débarrassant des traditionnels lutrins ou, du moins, en les intégrant habilement au lieu imposé. On a de la sorte incité les metteurs en scène à utiliser cet espace, à s'approprier la scénographie et les éclairages en place. Certains soirs, les acteurs étaient vêtus de costumes, campant davantage leurs personnages.

Ce n'est donc pas à des lectures conventionnelles que cet événement nous conviait mais plutôt à une suite de moments uniques. Plus que des lectures très élaborées, il s'agissait de rencontres exceptionnelles entre l'univers d'un auteur, celui d'un metteur en scène, et un public prêt à accueillir la somme de ces forces qu'on avait pris le risque de mettre en présence. Le défi du spectateur-auditeur était de dégager chaque fois le sens de cet amalgame baroque et d'entrevoir le potentiel de ces univers dramatiques. Le texte était roi ; nous avions indéniablement affaire à une armée de créateurs au service de textes réclamant la paix.

Avec le rire, conjurer le mal

Je n'ai malheureusement pu assister qu'aux trois premières lectures présentées. La saison s'est ouverte treize jours après les attentats du 11 septembre avec *Mein kampf (farce)*, de l'auteur, acteur et metteur en scène juif d'origine hongroise, George Tabori. Né en 1914, Tabori est un citoyen du monde de nationalité britannique. Il a connu Brecht aux États-Unis, et ses convictions de gauche lui ont valu des démêlés avec la Commission sur les activités antiaméricaines. Ses premières pièces sont créées en 1952. Il met en scène *Mein kampf* en 1987, sur la scène du Schauspielhaus à Vienne, dont il est alors le directeur³.

La pièce se déroule à Vienne dans un asile de nuit, alors qu'on vient d'entrer dans le XX^e siècle. Dans cet abri se réfugient clochards, mendiants et voleurs. Un soir



George Tabori.

Photo : Laurencine Lot.

3. J'emprunte ces informations au dossier de presse fourni par la compagnie, qui les avait elle-même empruntées à Michel Corvin (*Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Paris, Larousse, 1998).

survient un étudiant en peinture, un certain Hitler qui débarque dans la grande ville avec pour objectif d'être admis aux beaux-arts. C'est un Juif, Shlomo Herzl, colporteur et vendeur de bibles, qui va le prendre sous son aile et tenter de l'éduquer. Bien sûr, tout cela se déroule avant les horreurs perpétrées sous le III^e Reich, mais tout est déjà en germe. Tabori aborde, avec un humour et un sens de la satire peu communs, la gestation d'une des plus sombres périodes de l'histoire humaine. Ce moment charnière de la petite histoire en coulisse de la grande est exploité avec un humour plus noir que noir, le délire comique y côtoyant le tragique.

En Hitler, Carl Bécharad a donné une performance à la hauteur de son talent, athlétique et burlesque à souhait. Il faut aussi souligner le jeu tout en placidité et en finesse tragicomique de Françoise Faucher dans le rôle de Madame Lamort, venue pour cueillir Hitler. Seule à connaître le destin macabre de l'artiste frustré de Braunau-Sur-Inn, elle laisse entendre ce qui guette l'humanité en s'adressant ainsi au Juif qui voulait se faire l'ami de cet Adolf : « Le feu sera envoyé sur toi. Il dévorera chaque arbre vert et chaque arbre sec, chaque visage du nord au sud sera en flammes. Du feu et encore du feu, et davantage de feu et tu envieras les corps grillés mis à cuire par ton camarade de chambre⁴. » Et Herzl de lui répondre : « C'est lui tout craché. Conquérir le monde [...] J'étais trop sot pour comprendre que certaines personnes ne peuvent pas accepter l'amour⁵. »

Honorer l'engagement

Né en 1902, Nâzım Hikmet était un militant politique, tout comme le personnage principal de sa pièce, *Pourquoi Benerdji s'est-il suicidé ?*. Révolutionnaire opposé à l'impérialisme en Turquie dans les années 20, condamné à mort par son gouvernement puis finalement à dix-huit ans de prison, il écrivait dans son *Autobiographie* : « Consacre ta vie entière à la révolution et non seulement tes soirées libres. » Après avoir côtoyé Maïakovski et les grandes figures du constructivisme et du futurisme, et après avoir cru à la révolution marxiste, Hikmet meurt en exil à Moscou en 1963.

Le personnage de Benerdji, *alter ego* de l'auteur et inspiré, semble-t-il, d'un ami de ce dernier, était incarné par nul autre que le metteur en scène de cette lecture. Très littéraire, hybride, et particulièrement touffu, ce long texte (la lecture dura près de trois heures) mêle les tons romanesque et dramatique ; s'y amalgament la narration, la correspondance et le récit. Mouawad a choisi d'interpréter tous les personnages, de lire les didascalies et d'intercaler ponctuellement commentaires biographiques, résumés et mises au point entre les scènes. Une soirée où le vin a coulé à flots pour commémorer la mémoire des Hikmet (qui paraît-il aimait bien boire) et autres Benerdji de ce monde. Pour cette lecture bien particulière qui instaurait une intimité

Le risque au théâtre, c'est, par exemple, la « deuxième réalité » posée par Alexandre Marine comme parallèle à la première – la réelle, la nôtre, celle du quotidien – ce qui exige du spectateur qu'il navigue du monde visible au monde invisible pour établir entre eux des corrélations que le metteur en scène ne prend pas toujours la peine d'explicitier, sans doute parce qu'il fait confiance à l'intelligence de ceux à qui il s'adresse.

Alexandre Lazaridès



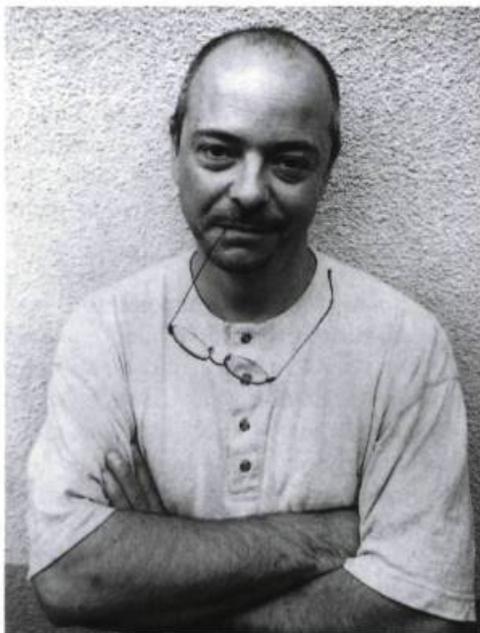
Nâzım Hikmet.

4. George Tabori, *Mein kampf (farce)*, Paris, Actes Sud-Papiers, 1993, p. 70.

5. *Ibid.*

entre la scène et la salle, Mouawad s'était entouré de précieux collaborateurs. Un grand tableau commandé pour l'événement à l'artiste Marc Séguin et éclairé en fonction de la lecture habitait la scène. Les sonorités toutes subtiles et intrigantes du talentueux percussionniste Michel F. Côté ont enveloppé le récit de Mouawad de façon fort agréable. Tout cela était, paraît-il, à peine répété, le musicien étant à l'écoute des

émotions que suscitait le texte pour choisir les sons et les effets. Ce spectacle, dont il est pratiquement impossible de dégager la fable, était davantage un hommage au courage d'un homme prêt à brûler pour des idées, engagé dans une lutte pour la liberté qui supplante tout le reste. Un hommage par le fait même à tous ceux qui, trop rares, continuent de se battre pour faire valoir les droits fondamentaux.



Enzo Cormann.
Photo: Éditions de Minuit.

Pardonner à soi-même comme aux autres

Toujours l'orage d'Enzo Cormann était la troisième pièce au programme⁶. Cormann, Bernard Vergnes de son vrai nom, est un auteur français appartenant à une vague de dramaturges contemporains au style résolument moderne qui se fonde sur le langage. Il est de cette dramaturgie ayant cessé de

raconter des histoires, s'attardant plutôt à ce qui se terre au creux des dialogues, autant dire au creux des êtres. Il pénètre ainsi les rouages de l'inconscient des individus qu'il fouille de sa plume. Hanté par la forme monologique, Cormann y laisse ses personnages se mettre à vif par la parole.

Dans cette rencontre ultime entre un jeune metteur en scène en pleine ascension et un acteur de réputation dont les belles années sont loin derrière lui, les rouages du face-à-face grincent sérieusement. Nathan Goldring vient d'être nommé directeur d'un grand théâtre viennois et rend visite à l'acteur Theo Steiner, reclus depuis plus de vingt-cinq ans dans une maison isolée, pour lui proposer de revenir sur les planches interpréter le vieux roi Lear de Shakespeare. Cette proposition, loin de l'enchanter, va le replonger plus d'un demi-siècle dans le passé, au camp-ghetto de Terezin. Les deux hommes vont se livrer à un véritable combat, se pourchassant sans cesse, se repoussant toujours davantage l'un et l'autre dans leurs plus extrêmes retranchements. Nous apprendrons ainsi que Steiner a dû, pour sauver sa peau, abandonner le reste de sa famille à la mort cruelle des camps. C'est son talent qui l'a sauvé, puisqu'un officier qui admirait ses dons lui a offert de rayer un nom dans la liste des gens qui allaient mourir ; un seul nom, alors que toute sa famille s'y trouvait. Il y a

6. Enzo Cormann, *Toujours l'orage*, Paris, Éditions de Minuit, 1997, 91 p.

vingt-cinq ans, après la représentation, il quitta le théâtre détruit parce que ce même officier vint, très reconnaissable malgré l'âge, lui demander un autographe en lui tendant le même crayon que ce fameux jour au camp de Terezin. Voilà la blessure que Goldring, le jeune metteur en scène, vient rouvrir en proposant à Steiner un retour sur scène. Par cette proposition, Steiner doit donc, dans un même mouvement, se pardonner à lui-même et à tous ceux qui ont voulu du mal aux siens.

La teneur politique et morale du texte de Cormann parvient, malgré la mise en lecture lourde et emphatique de Ghyslain Filion, à se dégager de l'ensemble. Sur scène avec les deux acteurs, un pianiste interprétant Bellini et Schubert, une soprano chantant en yiddish ainsi qu'une spécialiste du bruitage. Tous ces efforts pour meubler l'espace sonore du spectacle s'éloignent vraiment de l'essence de cette œuvre intimiste, détournent de la trame déjà complexe de ce quasi-huis clos entre les deux personnages.

Ce second texte abordant la condition juive par le biais de la petite histoire nous rappelle d'autres œuvres ayant le même motif, c'est-à-dire la rencontre-bilan entre un artiste reclus et un personnage qui tente de percer son mystère, son ermitage. La Belge Amélie Nothomb avait, dans son premier roman *Hygiène de l'assassin*, placé en confrontation une journaliste audacieuse et un écrivain intraitable. Dans *Variations énigmatiques*, Éric-Emmanuel Schmidt a également opposé un auteur mythique à un faux journaliste s'étant introduit chez lui. Toujours ces rencontres sont riches et entraînent dans le récit des détours et des révélations inattendues. Le texte de Cormann, qui s'inscrit dans cette catégorie, n'a pas été très bien servi par cette lecture, mais il s'avère tissé de tensions qui en font une œuvre à lire et à mettre en scène en prenant appui sur les rapports fertiles entre les protagonistes.

Je terminerai cet article avec le plus d'« ouverture » possible. De l'ouverture tout d'abord pour permettre à d'autres de rendre compte des lectures qui suivirent celles qui ont été abordées ici. De l'ouverture aussi pour inciter d'autres compagnies à entreprendre de telles initiatives, à prendre un aussi beau risque que celui de nous faire connaître des écritures méconnues chez nous et encensées là d'où elles proviennent. Et finalement, de l'ouverture dans la pensée, dans le raisonnement et la sensibilité, dans l'âme et l'esprit de ceux, c'est-à-dire nous tous, qui font du monde ce qu'il est. ¶